

UN TEMPS  
À  
S'OUVRIR  
LES VEINES

andré laude

Un temps à s'ouvrir les veines

UN TEMPS  
À S'OUVRIR LES VEINES

Paru en 1979 chez Les Éditeurs français réunis, collection « Petite Sirène », Paris.

Un temps à s'ouvrir les veines

*« Vous êtes tous des poètes et moi je suis du côté de la mort. »*

*Jacques Rigaut*

*« Moi je tombe  
Arbres ma mémoire et les robes de l'air  
Tout fuit et rien ne me retient  
— Voulez-vous me lâcher la main. »*

*André Gaillard*

*« J'écris comme on se dévisage, dans son miroir,  
les matins d'amertume : encore moi ! Qui, moi ?  
Écrire, c'est aller aux rendez-vous de la mélancolie. »*

*François Bott*

*« Je songe à une Poésie... à s'ouvrir les veines. »*

*Federico Garcia Lorca*

*À Renée Batilliot*

## Un temps à s'ouvrir les veines

*Nouvelles littéraires 25/01/1979*

### **Un temps à s'ouvrir les veines**

d'André Laude

• Federico Garcia Lorca, qui ne parlait pas en l'air, songeait à « *une poésie... à s'ouvrir les veines* ». André Laude, qu'une lucidité quotidienne malmène et pousse à écrire, dénonce, comme en écho, *Un temps à s'ouvrir les veines*. Sanglant amer, acerbe, ce petit recueil carré — que les fidèles de notre ami glisseront aisément dans leur poche intérieure — s'inscrit avec nécessité au cœur de la littérature contemporaine : une littérature de la désillusion forcée, du pessimisme extrême, de la désespérance farouche. Mais aussi du combat contre les monopoles et les censeurs, les académies et les chimères, les sophismes et les poncifs. Mais aussi, mais enfin, de la fraternité dernière, qui réunit autour d'une table ceux qui pensent que la poésie doit être créée ou n'être pas. En ce sens, seulement le livre d'André Laude a valeur de profession de foi, c'est-à-dire de manifeste. Certains vers se retiennent ainsi comme des slogans : « *J'habite un feu aux ailes de givre un feu nomade. Un désert rongé par l'hiver.* » « *Si je dis colère révolte défi j'entends comme une prière.* » « *Sur chaque visage une agonie m'interpelle.* » « *J'ai des cadavres plein les yeux j'ai le feu dans le sexe j'ai peur.* »

Et pourtant, sous la chape de plomb bat encore un cœur qui croit à l'éclat d'un jour futur, qui n'a jamais vraiment renoncé au « *feu sur la terre* », et qui trouve, au creux d'un corps proche, au profond d'une femme chantée, cet espoir fou : « *La pleine lumière du vivre.* »

Jérôme GARCIN

## Un temps à s'ouvrir les veines

dans un pays troué  
j'écris mes famines  
Avec le bleu de mon sommeil  
j'élimine les ogres et les fous  
dans un pays roux  
je m'efforce Je m'échine  
La mort gagne à tous les coups  
Je meurs d'une œillade assassine  
je meurs d'un songe de Chine  
d'une lune égorgée par cent loups.

\*

De la nuit  
je transcris les messages violets et mauves  
De la nuit  
je sauve un enfant au col blanc  
Il n'est pas leur qui puisse  
ici-bas  
entre chien et loup  
briser les flammes dures du supplice.

\*

Sang  
Sang rauque  
au creux de mes paumes  
qui appelle et nomme en vain  
Sang couleur de vin  
couleur de nuit d'orage sur Brest  
Sang où j'enracine désespérément le plus  
puénil de mes gestes  
à l'orée des pollens et des vagues îles

## Un temps à s'ouvrir les veines

\*

j'ai vu l'homme couché dans son manteau de nuit  
j'ai vu la femme humiliée  
et l'enfant assis sur un tas d'ordures d'excréments  
j'ai vu flamber l'orient  
craquer les méridiens et tituber les aubes  
j'ai vu l'amante déchirer douloureusement sa robe  
j'ai vu le père se taire auprès des cendres du foyer  
j'ai vu l'amour bafoué l'espoir insulté l'avenir mis aux fers  
je n'ai jamais renoncé à la lumière  
au Feu sur la terre.

\*

Rumeur du ressac à Roscoff  
ton visage  
et puis tes mains sur mes yeux  
Le temps des otages et puis le temps des amants  
l'aube de ceux qui savent caresser la vie sans la déchirer  
comme une belle précieuse étoffe.

Dans la paix des morts  
nous enracinons des songes violents  
dans leurs regards éteints des blés de fable lèvent  
Leur silence est une étrange sève  
qui coule le long de nos veines  
Déchiquetés nous aimons encore

\*

La ville s'ouvre comme une étoile à cent branches  
dans les rues les amants font les soleils  
la lumière coule le long des façades  
les bourreaux traquent les anges et les merveilles  
et pourtant des cœurs battent au secret des pierres  
proclamant la puissance des passions dans la noirceur des guerres

## Un temps à s'ouvrir les veines

\*

De mes mains maladroites je bâtis une demeure  
un poème d'ailes et d'eaux  
pour que tu habites enfin un moment de Palestine  
un versant pur d'évangile  
je te cache au plus profond de la plus humble fleur  
sous l'ortie sèche qui flambe au milieu des cailloux  
je n'ai que toi pour faire face à l'inconnu, aux orages des enragés.

\*

La caresse te donne la courbe des eaux  
et ton visage se confond à la transparence des oiseaux

l'amour te fait plus belle que dans la comptine  
et ton corps saigne majestueux sur mes lèvres enfantines

Les mots que je dis sont aussi vrais que la mort et la pourriture  
Je mens sans doute mais à travers eux tu touches enfin l'azur.

\*

le vin de tes veines  
éblouit ma sieste  
À ton premier geste  
la terre tourne dans mon sang  
Je te couvre d'un amour agreste  
grand comme un champ de céréales  
où en vain des armées nocturnes  
tirent des rafales  
sans jamais blesser ton visage  
qui est une étoile pure bercée par les vents du sud.

\*

## Un temps à s'ouvrir les veines

Marthe au miroir s'interroge  
— Où est l'amant de minuit  
Dans la nuit noire où je loge  
j'écoute sa voix de bête bleue  
Je veux crier mais les murs sont hauts  
Et le vent nourrit des chiens gras  
L'amour est une mare empoisonnée  
où deux corps glissent en un dialogue de silence.

\*

j'habite un mur gris de ville électrique  
j'ai oublié mon nom. Je dors en chien de fusil  
je bois pour oublier le sang dans les lampes  
les figures humiliées des passantes de l'ombre  
j'ai mal dans ma peau d'homme blanc aux dieux ravagés.

Un sommeil de plomb m'enlève chaque soir  
à la sordide misère des chambres malingres  
j'abandonne ma vieille peau. Je transhume  
vers quelque étoile de flamme et de mystère  
jusqu'à ce que l'aube me rende au noir verdict des fers.

\*

Des morts habitèrent longtemps ma maison  
j'avais l'âge des amoureux d'albums illustrés  
j'étais égaré dans le labyrinthe des rues et des regards  
je cherchais ma route comme un explorateur d'Afrique perdu  
dans une savane sèche solaire  
Les décades ont décimé mes yeux  
Des morts habitent les trous de ma poitrine  
Et les mots sont peu nombreux sur mes lèvres  
pour dire l'horreur du crime

\*



## Un temps à s'ouvrir les veines

Mon corps aux limites douloureuses  
se jette vers toi  
dans la blanche brume des rues  
et s'ouvre aux portes froides et nues

Tu es la Mystérieuse l'Introuvable  
Une aiguille dans le sable  
du temps de la douleur

Je t'appelle encore je fais *comme si*  
le fleuve enterre des étoiles mortes  
la tour Saint-Jacques titube dans un ciel sans prophétie.

\*

Tu es belle et transparente quand je te caresse  
c'est feu de Saint-Jean  
quand j'embrasse ta bouche rouge c'est grande messe  
quand je te quitte tes yeux c'est charbon ardent  
quand je te perds dans la ville de verre et de béton  
c'est novembre sous mes paupières  
Ton amour m'a donné une humanité de foudre et de pierre.

\*

Dormir dormir au plus profond de ta chair allumée  
Dormir dormir après t'avoir aimée Avant de t'aimer encore

Dormir dormir comme en un songe de poème occitan  
sans souci du vent du temps des eaux qui rongent le sol

Atteindre cette transparence inusable  
Ce bleu tenu au secret au cœur des sables

S'éveiller rosée au bout de tes doigts  
lumière de mai au creux du duvet de ta voix

pour une éternité sans rives ni rumeurs  
Bloc de cristal enfin délivré de la blessure de la séparation.

## Un temps à s'ouvrir les veines

\*

Amour  
un oiseau brûle dans le bocage des voix  
Amour  
un drap se froisse dans les veines des amants  
On n'en finit pas de dire les merveilles  
Étoiles et marées  
Prairies et végétaux  
Amour  
une épée de mercure entre les deux yeux  
un paysage pour après la mort absurde.

\*

j'ai croisé la folie  
une fleur sur les lèvres  
j'ai mesuré ma rage et ma tendresse  
dans la paille noire des étables  
les armes de l'aube brillaient  
comme autant de promesses  
qu'il fallait tenir coûte que coûte  
sel sur la plaie  
visage en déroute.

\*

J'enchante ma blessure  
avec un chant de terroir  
venu des hautes époques  
où l'amour était chute dans le soleil

Depuis il a fait froid et noir  
je résiste avec la pâleur du diamant  
je tiens tête aux figures de néant

## Un temps à s'ouvrir les veines

j'imagine un retour brûlant  
des sangs qui ne sont qu'enfouis  
dans la tourbe les racines les vents

et attendent l'heure pour qu'à nouveau  
sur Terre il fasse beau temps  
entre hermine et renard de givre

dans la pleine lumière du *vivre*

\*

Au fond de tes yeux Ô voyageuse insensée  
dorment des taureaux  
de tendresse et de fièvre

Sous ma peau rugissent des fauves aux dents violentes  
qui déchirent et dévorent interminablement mes mots

Ces mots que pour tes cils d'herbes des grandes prairies  
je rameute dans le froid de la nuit

la poitrine brûlée par la toux rauque  
les lèvres sèches Les lèvres ouvertes à force de prières.

\*

I

Le soleil gesticule entre les herbes vertes  
Tes jambes sont des colonnes de brumes

II

Il fait jour sur ta bouche et dans tes seins  
Sur ton front je puise l'eau du matin

III

les songes noirs sont rentrés sous terre

## Un temps à s'ouvrir les veines

la longue pérégrination débouche sur la lumière

### IV

Tu m'apprends un pays un alphabet d'arbres et de chemins  
tu me révéles le mouvement des sèves et des pollens

### V

Surgi de l'obscurité mes yeux tremblent à l'orée  
de l'éblouissante clarté des jardins

### VI

Enfoui dans ta chair blonde jusqu'au sang secret  
je déchiffre la douce haleine du divin

### VII

je suis maintenant vaste comme une steppe une pampa  
Lové dans ton souffle je sais que je ne meurs pas

### VIII

Sur les parois de la chaleur ton nom est une étreinte  
Et la mort gémit à l'instant où je la feinte.

\*

Tourbe est l'angoisse  
il me suffit d'imaginer tes hanches  
ton profil d'aube maritime  
il me suffit de dire les syllabes de ton nom  
et la nuit tombe en lambeaux sur les dépouilles des morts  
Splendeur de l'Amour  
je te célèbre sur le chemin des larmes et des épines  
tu fais un palais d'une sombre cuisine  
une prairie américaine d'un rude champ plein  
de cailloux maigres  
Splendeur de l'amour  
je te célèbre  
toi qui est noire comme les plus anciens fétiches nègres  
Toi qui es lumineuse comme une jeune femme  
dans un paysage de Palestine.

## Un temps à s'ouvrir les veines

\*

Pour toujours toi et moi  
confondus dans le miroir des saisons

deux racines surgissant du même humus  
deux feux soudés par l'éclat de la passion

Pour toujours Eurydice et Orphée  
En une seule gerbe

saluée par le cri des fées  
le cantique des cantiques des herbes.

\*

Du silence et des pierres  
Des hommes et des ruines  
j'habite un pays crevé par les averses  
Par les racines du malheur

Du vent et de la lumière  
du pain et des visages de plomb  
j'habite un poème nommé Jean sans Terre  
Un manteau de nuit et de déraison

De la fureur et des sanglots  
Des femmes nues aux carrefours  
J'habite un royaume où les cris d'amour  
déchirent la transparence des sommeils d'oiseaux

Du sang et des plaies vives  
De la tourbe et du tonnerre  
j'habite un feu aux ailes de givre  
Un feu nomade. Un désert rongé par l'hiver.

\*

## Un temps à s'ouvrir les veines

Dans tes yeux voyagent des caravanes  
Dans tes paumes transitent des steamers  
aux noms d'îles de brûlants pavots  
Dans tes seins rient des enfants clairs

Dans mes paroles meurent des vaisseaux  
des femmes aux cheveux dénoués  
Entre mes épaules sombrent des neiges pures  
Quand je crie c'est pour effrayer l'azur

Dans tes lumineuses joies errent des continents  
Dans ton sexe flambent des palais de Babylone  
Dans ton sang hurle le loup des songes écarlates  
Dans ma voix blanchit la langue des hautes époques.

\*

La pègre des mots me chasse la nuit  
dans des rues fardées comme des filles  
Elle m'arrache le cœur Elle truque mon amour  
Je suis habité de cadavres grouillants et crispés  
Léproserie de douleurs et de cris.

La pègre des mots dévalise le voyageur  
à l'heure du dernier métro  
Elle l'abandonne seul et fourbu au bord du fleuve  
où pourrissent de lointains trésors

À l'aube  
il fait un froid d'exécution capitale.

\*

Si je dis Eaux  
le fleuve se tait  
sur ma langue.

Si je dis Femme  
la cendre bouge

## Un temps à s'ouvrir les veines

entre mes épaules

Si je dis Lumière  
une nuit noire  
poignarde mon attente

Si je dis Victoire  
le vent fauche mes yeux  
l'éclair foudroie le sang

Si je dis Colère  
Révolte Défi  
j'entends comme une prière

au fond de ma poitrine dépeuplée.

\*

Un troupeau d'étoiles *bételgeuse*  
pour mes famines secrètes  
Une femme liane et bambou  
La Beauté assise sur mes genoux

De quoi tenir tête  
aux clous  
aux hiboux  
aux fous

À la mort haineuse  
ennemie de toutes les fêtes  
et des amants libres et debout.

\*

Des pas sur la neige  
traces d'animal polaire  
ou traces de tueur lancé à mes trousseaux  
pour le compte d'une obscure puissance étrangère  
dont je murmure le nom en tremblant.  
À travers l'ombre je tends l'oreille

## Un temps à s'ouvrir les veines

comme si soudain devait surgir un soleil  
taillé dans l'œil d'un dieu fraternel.  
L'absence déploie sur mes yeux ses deux longues ailes  
de gel et de silence.  
Des pas sur la neige  
Des mots qui saignent aux mâchoires  
des louves maternelles.  
Plus je me tasse au creux de la blessure première  
Plus je pénètre le bleu du ciel  
l'Éternité douce amère  
aux épaules de femme  
à l'immense front de flammes.

\*

La proie ou l'ombre  
j'ai dangereusement joué  
et la raison flambe dans des palais obscurs  
et le corps déchiré aux vents de l'absolu  
cherche en vain un lit de feuillages frais  
Aux feux de l'Amour aux mille visages  
j'ai brûlé ma vie pauvre et nue  
j'ai dormi moins souvent que l'esclave  
toujours confronté aux énigmes des astres et des marées

La proie, ou l'ombre  
a dit il y a longtemps la voix de ciel  
ajoutant  
Sache qu'on meurt à force  
de se vouloir vraiment réel  
qu'on meurt dans la lumière crue d'un bordel  
à Arles  
Le long d'une palissade au fond d'un quartier chaud  
à Barcelone

La proie ou l'ombre  
Alors j'ai dit mon nombre  
mon nom et mon mal  
Sur le chemin noir j'ai fait les premiers pas  
Glas sur moi !

derrière mes épaules un orage fou déchiquetait les arbres  
et déshabillait les femmes pâles



## Un temps à s'ouvrir les veines

L'or de la solitude scintilla entre mes maigres doigts

C'était la Ténèbre et c'était pourtant l'aube  
le jour de la fève des Rois.

\*

Que les morts se taisent sur ma bouche  
Que j'ose vivre enfin  
donner la pâtée aux chiens lugubres de mes désirs  
libérer les océans qui dorment fourbus dans mes reins

Je ne veux plus être le gardien sombre  
de tous ces corps déchus  
de tous ces songes passés au fil de l'épée  
je veux être debout parmi les blés et les écumes  
du Pacifique

Que les morts se taisent au noyau de mon chant  
qu'ils cessent d'empoisonner ma rugueuse marche  
j'ai soif d'espace et d'une Femme aux lèvres  
de lait de chèvre  
j'ai hâte de bâtir demeure d'herbes et d'argile  
foulée aux pieds

Que les morts se taisent quand mes enfants  
rient au bord de la rivière

j'ai vertige d'une prairie, d'un matin aux lueurs  
de safran  
Je veux qu'on m'accueille au pays des sèves et  
des poussières  
Sachez qu'autour des feux gitans on parle de  
moi on m'attend

La plus belle fille de la tribu qui a des yeux de  
charbons ardents  
prendra ma main quand je surgirai, dira l'ancien :  
« Père voici mon amant. »

## Un temps à s'ouvrir les veines

\*

Avec ces mains qui ont tué l'ennemi  
je te fais briller à minuit

Avec ce sang aux cicatrices innombrables  
je couvre ta nudité Je défends ton silence de femme

Avec ces ongles qui ont rageusement griffé l'arbre  
quand l'absolu se dérobaît comme une lueur folle

Je t'arrache au sommeil des mortes.  
Avec cet amour paysan je te donne feuilles et fruits

Avec ces lèvres qui ne sont que douceur et tremblement  
je t'épouse dans un tumulte de fleurs rouges.

\*

Un jour l'aube  
viendra  
avec bombardes et cornemuses

Mais avant il faut  
souffrir  
hurler  
pisser le sang  
rouge comme les combats obscurs

Mais avant il faut  
enterrer le mauvais sang  
dans les champs caillouteux

dans les espaces de brouillards et de corbeaux  
dans les trous au large des murs de la ville des vivants

dans les orbites creuses du vent  
dans le sommeil des chiens

Un jour l'aube  
viendra  
avec lampes et marées

## Un temps à s'ouvrir les veines

Mais avant  
il faut crucifier les fantômes  
Empoisonner les sorcières retranchées derrière les yeux

Mais avant il faut  
mourir  
par le fer et par le feu

Cent fois et plus encore  
Et puis renaître des cendres

Toujours plus las  
bouleversé ému

Un jour l'aube  
viendra  
avec le miel et la joie.

\*

Pour un amour nous mourons  
Pour une lune nous hurlons  
Pour une pièce de monnaie nous faisons le singe  
Pour une mort proche nous brûlons des bâtonnets d'encens  
Pour une terreur nous respirons mal  
Pour une terre nue nous trafiquons à travers la nuit  
Pour un sang rouge et fou nous creusons la pierre  
avec nos ongles de bandits de grand chemin.

\*

des lambeaux de fable sur les lèvres  
je questionne la clarté fourbe du soir

je n'ai pas confiance dans les mots  
Valets payés par l'ennemi

qui se cache dans les lignes du papier peint  
dans l'angle de la chambre sordide et muette

## Un temps à s'ouvrir les veines

je vis les ongles enfoncés dans les yeux du temps  
avec la difficile respiration des neurasthéniques

je dors d'un œil l'autre surveille  
les lampes et les murs Les pas dans la rue sombre

j'attends depuis toujours un pli urgent  
un rendez-vous d'amour au Bar des buveurs de sang

je lis un livre tous les quatre ou cinq ans  
mais je baise mal chaque nuit une fille nommée  
Néant.

\*

Sur chaque visage  
une agonie m'interpelle  
Lion en cage  
je tourne dans la cité des morts-vivants  
sans figure Sans lignage

je suis déjà ailleurs autre part  
je suis dans le paysage ignoble  
de l'absolu désespoir  
je suis le voyageur rejeté de miroir en miroir

et qui hurle parce qu'il ne s'y retrouve pas  
et que l'horreur gonfle ses paupières  
et qu'il a tellement faim de lumière  
qu'il mangerait crus les petits enfants aux yeux  
de craie blanche.

\*

La nuit il m'arrive de ramper jusqu'à ta chair  
détestable  
de frotter mon sexe à la peau sèche de ton ventre  
de murmurer des mots qui n'ont plus aucun sens  
de te promettre des escales sauvages au pays des

## Un temps à s'ouvrir les veines

ivoires noirs

La nuit il m'arrive de croire à quelque paradis  
j'étouffe sur mes lèvres le cri des origines  
je mords tes seins Mes dix doigts dénouent ta  
chevelure de fée  
Mon sang tremble à l'orée de tes narines

Mêlés comme des forçats aux vêtements de bure rêche  
nous nous imaginons montant vers des soleils baoulés  
nous nous imaginons vainqueurs de cette orgie de plaies  
L'aurore nous rend à l'horreur du temps qu'il fait

\*

La nuit il m'arrive de croire à la fleur tropicale  
à la mort bafouée par les gestes érotiques  
Icare sans conscience qui rêvait de décoller de la sombre poussière  
pour mordre à pleines dents les oranges des galaxies

Aujourd'hui je sais : notre vocation c'est de ramper  
dans la déjection des oiseaux aux ailes de méridiens  
frères des maigres rats Des faméliques chiens.

\*

La terrible loi des seigneurs m'a brisé  
j'habite maintenant l'hiver  
je me couvre d'épluchures et de mots  
je m'enfièvre comme d'obscurs animaux  
j'ai peur  
Sur le mur nocturne j'écris en tremblant  
les noms de Baader et de Rimbaud  
Les noms de mon amour et les noms de mes ruptures  
de mes grands écarts de paroles  
Les noms des pays qui m'ont été arrachés à la force des armes  
Je suis un catafalque d'ossements  
je suis un tambour de deuil et de lamentations  
je suis un séquoia déraciné  
je suis un canyon éventré par les roues des convois militaires

## Un temps à s'ouvrir les veines

je suis une rose rouge sous la terreur fasciste  
je suis un poème en abîme  
je suis une loutre égorgée au seuil du mois de mai  
je suis un poignard de Tolède enfoncé jusqu'à  
    la garde dans ma propre poitrine  
je suis un chien galeux je suis la flaque d'urine  
je suis le journal déchiqueté sur lequel la pluie matinale s'acharne  
Je suis le sexe tranché du prisonnier de Santiago  
Je suis l'Indien acteur à la TV qui fume un cigare  
    de La Havane  
en lisant une B.D.  
Je suis une camel pourrissant dans le ruisseau d'octobre  
je suis l'affiche lacérée par les ongles d'une psychopathe  
je suis une poussière d'étoiles un sanglot de fée  
    une espèce de mouton à cinq pattes  
je suis le fou qui se tait  
Avec une violence de chaux vive.

\*

je ne suis pas encore au monde  
À cette heure je voyage dans des eaux mères  
obscurées et contagieuses  
Depuis quarante et quelques années  
je déchire la ténèbre des chairs  
je fraie ma route Je suffoque  
Une fièvre bestiale me force  
Ongles et dents j'avance, nocturne  
avec un songe de plages neuves  
avec une faim de continents  
Je ne suis pas encore au monde  
quand j'ouvre la bouche là où je suis  
je mange de l'ordure et du sang  
de la poussière et du cri  
du Christ mort, de la cendre d'Occident.

\*

Au nom d'un amour que la parole ne peut nommer  
je me suis dressé au-dessus du palais d'ordures

## Un temps à s'ouvrir les veines

j'ai saigné pour la beauté de l'aventure  
j'ai prétendu à l'étoile et à la vérité  
j'ai eu froid faim J'ai rêvé dans les fers  
Au nom d'un amour qui doit advenir  
j'ai vécu en silence la misère des paysages où  
    seul un enfant  
une petite fille de l'école de la rue des Archives  
poussant devant elle un caillou de marelle :  
    paradis et enfer  
donne le courage d'explorer le Présent, d'où surgit  
    déjà l'Avenir, qui n'appartient à personne.

\*

Mon mal est profond  
En vain je m'habille de mots  
En vain j'invente des empires turbulents  
avec des paroles bariolées comme des toucans  
En vain je fuis jusqu'aux lisières de la ville  
jusqu'aux chantiers sombres où les pelleuses  
    sous la lune de novembre  
ressemblent à d'étranges populations déplacées

Mon mal est profond  
Un sang me hante qui exige les équateurs et les  
    aubes d'anges  
la haine des limites est le moindre de mes maux  
Je creuse la pierraille morne au nom d'une Terre  
    à la violence d'Esclarmonde  
Je casse mes ongles contre les murs des geôles où  
    l'on torture nos songes de feu  
je n'ai jamais cessé de renier mon nom  
pour demeurer libre, capable d'envol, puissant  
et armé d'une douceur inviolable qui émeut  
    les vagues de l'océan.

Mon mal est profond  
ma voix rauque s'enfonce dans des déserts à  
    l'air raréfié  
Je dors sur un lit de couteaux de bouchers  
je suis l'enfant d'une époque troublée  
Et moi aussi *je cherche l'or du Temps*  
Semblable à cet homme qui voyait à la place

## Un temps à s'ouvrir les veines

de la tour Saint-Jacques  
Un tournesol géant  
qu'il rêvait de rapporter à Nadja-la-folle.

Mon mal est profond  
la vie malade  
fait une rumeur de rat dans les poumons  
Le langage change sans cesse de maître  
la réalité éclate en lambeaux d'ombre et de brouillard  
Ma tête plus lourde qu'un Caucase  
roule dans les labyrinthes infinis des miroirs  
Où les bourreaux aux linges précieux boivent  
des liqueurs noires  
entre deux cérémonials de sang de mort d'extase.

\*

j'éclate en paumes de joies noires  
Mon torse vert crève l'eau  
des miroirs féériques des demeures somptueuses.  
Libre Immense Océanique  
je danse autour de l'axe de mon sang  
satellite multimillénaire du soleil

\*

Des loups j'ai l'effrayante maigreur  
La langue à violenter les yeux des brebis  
la religion du feu  
Des loups j'ai la passion de l'errance  
entre villages incendiés par la haine des hommes  
et déserts habités par les Mères et leur sombre descendance.

\*

Des taches de sang sur la lune  
l'enfant enferme les morts du soir



## Un temps à s'ouvrir les veines

dans des petites boîtes d'allumettes  
puis il chasse les poussières des malédictions noires  
et s'ouvre les veines avec l'éclat de verre  
de la chanson du ruisseau  
où se mirent deux amants de marbre et d'absence  
hors les murs d'Avignon.

\*

Un oiseau sans queue ni tête  
dort dans un feuillage sans soupir  
Un poète sans feu ni lieu  
se noie dans le miroir aux alouettes  
Un couteau sans manche ni lame  
flâne Central Park la mort dans l'âme  
Un cheval hurle : « Je descends — Arrêtez la planète ! »

\*

Dors dors fils du charbon  
Rêve rêve fille de la sarriette  
Dansez dansez enfants de nuages  
griffonnés par des écoliers buissonniers  
sur la page blanche de l'aube  
la laine des moutons  
la vitre de la chanson des bergères  
et l'aile de la rivière corsetée d'ajoncs.

\*

d'un brin d'herbe j'écoute  
la cantate éblouie  
d'un coucher de soleil hippie  
j'invente vingt et cent routes  
d'une peur de minuit  
j'hérite d'un tout petit caillou  
que je jette au fond du puits

## Un temps à s'ouvrir les veines

où scintillent pain et miel  
d'un règne naturel.

\*

Le vent dans les cursives  
chasse devant lui des lettres d'amour  
postées à Babylone Zanzibar Tananarive  
Des lettres qui jamais n'arrivent  
et c'est pourquoi se suicident de belles indigènes  
dont les requins dévorent la chair parfumée  
et c'est pourquoi de beaux gars se font soldats  
et les larmes aux yeux naviguent entre Diego  
Suarez et Sumatra  
avec des tristesses de mal-aimés.

\*

Dis-moi Jean sans Terre  
Où est ton pays ?  
— Mon pays est une flûte des Andes  
une guitare d'Andalousie.  
Dis-moi Jean sans Espoir  
Où sont ta femme Tes enfants  
— Ils sont dans le soleil des mots  
Dans mes rêves ma blessure de minuit.

\*

La nuit la ville la solitude  
Il pleut des pierres précieuses  
les vitrines ont des lueurs de guillotine  
Les assassins tranquillement assassinent  
les voleurs cherchent l'argent, ils oublient le feu  
les amants s'enfoncent dans les murs pour  
échapper aux violences  
Nora Nord n'est pas venue au rendez-vous

## Un temps à s'ouvrir les veines

Je vais encore être malade  
Nora Nord vient de moins en moins souvent  
Elle n'écoute plus que la pluie et le vent  
Nora Nord n'aime plus ma bouche ni mes paumes brûlantes  
On la voit errer aux barrières où s'égarer des  
    créatures lourdes, lentes  
La nuit la ville la solitude  
La tête sur l'oreiller nie furieusement les accusations  
la sordide conjuration du bruit et du béton.

\*

Des voyous beaux et sombres démolissent les palissades  
des rats voyagent d'égout en égout  
Une douleur vêtue de vinyle abat un jeu du diable  
les motos déchirent l'espace et la nuit  
Deux homosexuels sous un porche s'embrassent fiévreusement  
Rue Quincampoix les putains ont des yeux d'héroïnes de romans  
russes du siècle dernier  
Minuit sonne à l'horloge de quelque église désertée  
C'est l'heure où l'oreille coupée de Van Gogh me fait mal  
C'est l'heure où s'éveille en moi le sang farouche de l'animal  
Un « M » énorme scintille entre mes épaules en lettres de feu  
À l'angle de la rue je guette la proie : petite fille  
    vierge ou Envoyé des Dieux.

### De ma nuit

Se noue dans mes os une fatigue de préhistoire  
les graffiti m'épouvantent  
la corne du taureau crève mon sommeil  
le Simple d'esprit gémit sous mes paupières

je tâte la peau grêlée des pierres  
la lumière pierreuse des visages  
couturés d'obscures rides  
À mesure que j'avance en âge  
j'égarer un vêtement dans les déserts pigmentés  
    de crânes vides

## Un temps à s'ouvrir les veines

J'habite de plus en plus souvent  
le trou noir des vieilles serrures  
où passent en sifflant fous les vents  
Vents de pusztas Vents d'océans de bure  
Je m'enracine dans une absence prolongée  
un mot obsessionnel Une lune froide à son apogée.

\*

Parce que les eaux sont obscures  
nous craignons nous invoquons père et mère  
Un aigle farouche défait maille après maille  
la tapisserie d'azur  
L'enfant enterre son cri dans les orbites creuses  
d'une bête d'hiver

Nous mourons d'un amour qui ne donne ni  
feuilles ni fruits  
nous mourons d'un regard sans écho  
d'une main qui se refuse à l'heure venteuse de minuit  
nous mourons d'un enfant qui pourrit dans le  
creux des veines bleutées.

Parce que les songes sont douleurs et vertiges  
nous titubons le long d'infinis murs  
La pluie d'octobre lave la face de l'ange lugubre  
Les lumières de la ville éclairent violemment un  
paysage vide.

\*

Si je nomme  
c'est pour un moindre mal  
Pierre Pain ou Pomme  
Licorne ou Cheval

Si je nomme  
c'est pour respirer mieux  
dans le nid de feu

## Un temps à s'ouvrir les veines

dans l'écorce d'automne

Si je nomme  
c'est pour durer encore un peu  
dans le miroir de vos yeux  
le vert de vos paumes.

\*

Comme des lessives déchirées par les puissants  
vents du nord  
mes heures tremblent aux fenêtres  
Je me répète souvent qu'il aurait mieux valu  
ne pas naître  
je pardonne mal à ces deux sexes noués qui m'ont  
jeté ici-bas

je ne réclamaï pas la peur la frénésie la solitude  
la rue barrée par les ombres des hallucinations  
la porte qu'on ouvre avec des gestes craintifs  
en craignant  
de trouver dans le couloir sombre la horde de  
rats assoiffée de sang

Je n'avais rien demandé Je fus malgré moi conçu  
Quarante-deux fois l'angoisse a incendié mes tempes  
La nuit mes doigts somnambules tressent la corde du pendu  
mes yeux sont le repas des gros insectes qui  
hantent les lampes

Seule la mer berce la douleur  
À la pointe de Trévignon je hume le sel et les  
cargaisons pourries  
la lumière des mouettes déchirant l'écume m'allège  
Je sais que j'ai payé mes dettes. Je suis blanc  
comme neige.

\*

L'enfant a peur dans la nuit aux plaintes de sorcières

## Un temps à s'ouvrir les veines

la mère lave le linge du labeur

L'enfant déchiffre les signes du malheur  
Le père mange sans dire un mot

L'enfant ferme les yeux : des peuples d'oiseaux  
La mère a une figure de terre blessée

L'enfant fuit entre lande funèbre et sombre mer  
Le Père observe derrière le carreau.

\*

La vieille femme au cœur rouge  
meurt entre ses draps glacés  
L'espérance recule dans les yeux des chats  
la terre se couvre de brumes et de corbeaux

Un pays gémit entre les épaules  
du voyageur sans bagages  
qui erre de pôle en pôle  
À la boutonnière la fleur de l'orage

La vieille femme s'efface du paysage  
la bougie agonise  
La nuit et ses chevaux de frise  
dessinent une frontière infranchissable au-delà  
des villages.

\*

Rien  
Pas de mains  
Pas de bouche  
la nuit seulement  
sur les lèvres

je tombe  
puits vaste  
blessure incongrue

## Un temps à s'ouvrir les veines

je crie  
un rail traverse  
mon genou droit

\*

Rien  
mais une cigarette  
trempée dans l'alcool  
avec un biscuit dur

je n'ai pas de nom  
tu n'as pas de pays

nous unir  
reste une tentation

une tentative  
de nuit à nuit

\*

Sur la mer  
l'haleine des matelots  
je songe à toi  
mon amour ma douce laine

les blés ont leur plaine  
les cieux leurs oiseaux  
les hommes ont leurs couteaux  
Révoltes et cris

la cendre bouge à peine  
après le feu des mots  
et les soleils pourris  
n'éclairent qu'une blessure

\*

## Un temps à s'ouvrir les veines

Escales d'herbe et d'azur  
vous ne fûtes que détours  
Et vient le moment d'entendre  
la sentence des murs

Sur la mer  
l'haleine des matelots  
Et puis toi  
ma noire, ma foraine.

\*

J'habite la flamme  
demeure essentielle  
À l'orée du ciel  
un ventre brûlé brame

une flèche suffit  
à la métamorphose  
de celui qui ne vit  
que d'orties et de pierres

dans chaque rose  
dans chaque écume  
je dors rêve qui fume  
vertige sans pause

j'habite le seuil  
les palais songent à moi  
la mouette épouse l'œil  
le sang alarme le boa

la mort matinale  
est belle prose  
chaque geste une balle  
frappe au cœur des choses

\*



## Un temps à s'ouvrir les veines

quand le minéral de nuit m'enserme  
quand la pierre meurt dans mon sang  
quand l'oiseau enferme sa lente agonie  
dans le prisme incendié de mes pupilles  
quand la racine crie au bord des lèvres  
quand le jour s'écroule dans mes genoux  
dévoré de fièvres étranglé par les fourmis  
quand la rauque joie tord ses cheveux  
au plus noir de mes nerfs quand me déserte le feu  
j'invente la ville insurgée où les femmes  
héroïques ferment les yeux entre mes bras  
j'invente un désert un fleuve une pampa  
j'invente un futur j'invente un endroit  
un pays au-delà des blessures en rafales  
j'invente ta voix qui coule comme une balle  
le long des veines jusqu'au centre de l'animal.

\*

j'ai et je n'ai pas  
j'ai l'ongle la dent dure le froid  
j'ai le cri entre les épaules  
la faucille du vent sous les paupières

j'ai le tigre et l'épine et le pétrole  
de l'angoisse dans les poumons  
j'ai la terre battue où dormir un soleil de plomb  
j'ai l'étrange figure du pendu au son de la carmagnole

je n'ai pas la prairie le lait et le plat de fraises sauvages  
je n'ai pas la paix du sang  
dans la nuit de branches et de tuiles j'enrage  
Frère du porc harnaché d'ordures je tourne en rond

j'ai et je n'ai pas  
j'ai le temps je voyage de blessure en blessure  
je n'ai pas la clef du soleil ouvrant les murs  
j'ai des sueurs sous la peau du ventre des nids de rats

j'ai et je n'ai pas  
j'ai des cadavres pleins les yeux  
j'ai le feu dans le sexe J'ai peur

## Un temps à s'ouvrir les veines

je n'ai pas pour m'innocenter une seule voix.

Lettre à Jean Malrieu entre la lumière et la parole

Ami,  
je t'écris pour te donner des nouvelles du sang  
qui est toujours en voyage  
pour te parler de quelqu'un qui a jeté une pierre  
dans le puits secret de la douleur  
et qui depuis plusieurs automnes l'écoute tomber  
inlassablement rebondissant de paroi en paroi  
comme un verbe blessé  
Ami,  
je t'écris pour savoir ce qu'il en est du jour et  
du temps aux tempes et du bleu fanal de l'amour  
Ami,  
aux durs travaux d'insecte  
aux paumes de givre et rosée  
Je t'écris  
parce qu'il y a tant de choses en péril ici  
qu'on craint soudain pour tout ce qu'on aime  
qu'on a peur  
et envie de dialoguer avec la lumière faite homme  
Ami  
dont le pas sur la route de Penne  
soulève des gerbes d'étoiles  
éclairant le mystère épousé dès l'enfance  
Permits  
qu'un passant de terre  
au lourd manteau de pleurs et deuils  
s'arrête un instant devant ton humble baraque de planches  
où ta main experte en lunes et miracles  
continue fièrement de défier l'ombre  
Permits  
oui Permits  
à une voix farouche criblée de nostalgies  
de se taire  
et d'entendre mûrir un beau fruit dans ton silence  
de joie et de peine  
Ami,  
je t'écris  
en clameurs

## Un temps à s'ouvrir les veines

et hymnes.  
Pardonne  
si la croix des morts  
siffle entre mes mots.

### Temps d'absence

Nous sommes d'une nuit indéchiffrable  
nous sommes d'une quête sans fin  
La vie s'écrit en mots de sable  
la figure saigne Cherche le chemin  
Nous sommes d'une mort vécue déjà cent fois  
d'un silence d'argile gorgée d'eau  
Nous sommes d'un futur qui n'a aucune chance  
Nous sommes la douleur du bras qui enfonce  
dans la plaie le fer de lance  
Nous sommes préface d'absence Poignante odeur de pourriture.

\*

Celui qui sait se tait et ferme les yeux  
et cueille une fleur  
dont les parfums l'enivrent jusqu'au dédoublement  
Celui qui sait  
embrasse le front de l'ennemi sans tourment

Il n'est pas un lieu où  
visage humain repose  
respire calmement entre foudres et roses  
entre serpents et astres bleus

Celui qui sait garde le secret  
À la danse des jeunes gens il se joint  
il prend place à la table du festin  
il ne dédaigne pas les couchers de soleils

D'un doigt de bonté il caresse l'enfant  
l'espace  
le territoire farouche des vents

## Un temps à s'ouvrir les veines

que l'ombre enlace

Celui qui sait ne parle à personne  
Face au mur nu et blanc  
il veille effaçant trace après trace  
comme un animal sombre regagnant l'empire  
des glaces.

\*

Certains soirs Soren Kierkegaard  
vient prendre le thé dans ma maison  
nous parlons de choses et d'autres, d'un paysage  
du Danemark  
d'une ombre qui la veille a traversé la rue

Nous parlons du fou rire des enfants à la sortie  
de l'école  
d'une roue de chariot chargé de maïs flamboyant  
d'une belle femme nue faisant des offrandes  
sur une plage au soleil couchant  
du souvenir poignant d'un dieu mort

nous fumons des cigares longs et minces  
nous jouons sur le piano une sonate de Mozart  
nous feuilletons quelque album d'art  
oriental aux couleurs de miniatures précieuses

Jusque tard dans la nuit nous buvons des alcools  
et causons du péché  
et du ciel bas sur les champs de plaines en novembre  
près des chats endormis pacifiques

Quand l'aube cherche en tâtonnant la serrure  
nous nous séparons émus fiévreux  
Une belle journée se lève au-dessus du fleuve  
et les ouvriers chantent déjà dans la pâle lumière  
des chantiers.

\*

## Un temps à s'ouvrir les veines

Être et souffrance mêlent leurs membres d'un  
blanc d'automne  
tel un couple en proie à la malaria du désir qui  
est sombre violence  
j'écoute la lente chute de la nuit  
le cri des miroirs Les plaintes des fées de la fiction  
Je me tasse chair sauvage Je me noue en feux  
et lueurs d'ironie  
Je m'ouvre à l'innommable Épiphanie.

\*

Je n'habite pas J'erre  
Je ne fonde pas Je m'efface  
Je ne règne pas Je laisse place  
aux furieux scribes du Grand Mystère

Je ne bâtis pas Je creuse  
des tunnels de frayeur  
Je ne me nomme pas J'appartiens  
à des peuples d'ombres

Je dure Je suis fragile  
J'ouvre la bouche et je rêve  
Je me tais et me confonds  
au silence des pierres levées.

\*

Le mur La lampe La table  
La nuit est profonde  
et la chasse s'avère vaine

La parole fuit au loin  
cheval de feu

Il reste posées sur le bois rugueux  
deux farouches mains  
aux grosses veines

## Un temps à s'ouvrir les veines

Le mur La lampe La table  
et l'arme du crime  
jetée sur les draps rouges et glacés.

My name is agony

Je reviens de loin  
je reviens de moi-même  
j'ai vu sierras et sirènes  
j'ai vu araignées et chiens  
Langues de feu et débiles reines  
des dieux à la mauvaise haleine  
des idoles Tout un menu fretin.  
Oui je reviens de moi-même  
oui je reviens de loin  
exténué sale fou de stupeur  
n'ayant pas brisé mes chaînes.  
Voyez mon sang voyez mes mains.  
J'ai marché jusqu'à l'extrême plaine  
assommé par le mirage et la faim.  
Me voici pauvre et loqueteux voyageur  
Cortès du grand intérieur  
qu'on croit à peine  
Plus lourd d'un secret au cœur  
L'ombre a dévoré la proie dans mon poème.

quand dans l'homme le ver remue  
quand le fleuve se tait sur les lèvres  
quand le néant brille comme une grosse verrue  
au bout du nez du petit athlète du quotidien  
qui soulève chaque jour cent kilos d'absurde et d'ennui  
quand l'amour fait tragiquement défaut à minuit  
quand la main obscène s'en va à l'aventure  
quand du songe humain ne restent que plumes et os  
quand le sang luit dur Quand la voix rauque  
s'enlise dans les sargasses gluantes d'un vieux mur  
quand le gel brise la parole qui coule vomissure  
d'une plaie infectée par la question du bonheur  
quand le poème devient pourriture à ras de terre  
quand le vide aux yeux fous tire tire par-derrière

## Un temps à s'ouvrir les veines

quand tout prend feu Corps Étoiles Neiges Océans  
quand du plus noir, du plus délabré monte  
une plainte une bouillie de syllabes : « maman »  
Alors le roi nu s'ouvre lentement les veines  
et il féconde une planète provisoire  
sans savoir ce qui naîtra : Aigle ou Soleil ?

My name is agony  
mon nom est agonie  
que puis-je sinon serrer les dents  
la mort brûle dans les blancs  
du poème prince carnivore

La mer montre ses yeux révoltés.  
l'incendie déploie ses bannières de mai  
Dans les cavernes de l'être au remugle de sang.  
Que puis-je sinon mâcher la fleur du cri. En  
Espérant. En Espérant.

My name is agony  
Les dieux se taisent obstinément.  
On n'entend que ce dur labeur de volcan  
dans la poitrine où l'aigle a fait son nid.

Un lierre de fièvre recouvre mes os,  
dans les zones non éclairées du corps  
Le fer bleu de la nuit cherche sa proie,  
J'approche mot à mot  
d'une vérité banale et triste  
de magazine et de radio  
petits yeux de taupe  
ongles impeccables de bourreau.

### Laurier pour la ténèbre

À contre-cri À contre-jour  
je remonte lentement  
vers le ventre étoilé  
pour le sommeil sans épines.

Un lait familial

## Un temps à s'ouvrir les veines

ourlera mes lèvres  
Une poignante chaleur  
emmaillotera mes os transis.

À contre-absurde À contre-vent  
je retourne au nœud  
d'éclairs et de givre  
d'oignon et de sel

d'où je m'arrachai un jour

Pour une dérive de bois mort  
Pour un parcours de loques  
Pour une épopée de poussière  
Pour une fonte d'yeux de neige d'ongles.

À contre-espoir À contre-chant  
je reviens au lieu  
Pur sans chronique ni légende  
où il fait toujours clair de terre.

Une douloureuse mémoire  
guide mes pas d'aveugle  
vers ce grand soleil de sang  
et d'eaux aux mains maternelles.

Dans une vapeur d'amertume  
je descends  
animal de fond  
beau d'innombrables blessures

celles de l'amour  
celles de la voyance  
celles de l'innocence  
fouettée à mort.

Je descends et je ris  
grelots sur mes lèvres  
chasseur devenu gibier  
dans une lumière de bordel.

le mensonge et la ruse



## Un temps à s'ouvrir les veines

sont armes dérisoires  
J'avoue tout. Je n'accuse  
Ni la montagne ni le soir.

j'acquiesce des paupières  
je tends mes poings fermés  
Ce sera comme la mer  
qui couve un soleil

Ce sera comme un ongle  
dans le sol incrusté  
Ce sera comme un vieux monde  
qui ne pourra plus respirer.

\*

Fils de pute  
Fils de chien  
Autour la nuit  
Je hurle donc je suis.

\*

Qui vivra verra  
qui verra mourra  
qui mourra brûlera  
qui brûlera vivra  
l'or du temps.

Ô berger qui prophétisas  
les yeux au bord du lait  
Repose calmement au cœur de ta race.

la poussière que le vent soulève  
c'est ta parole  
ton chant qui passe.